

*Elle sentait sur elle le regard de Zoroaster.*

(page 3113).

C. I.

LIVRAISON 389.



qu'une seule chose à faire : utiliser le peu d'argent lui restant pour rentrer en France.

Elle pourrait toujours se réfugier chez madame Etienne et il lui semblait qu'il valait mieux mourir à Paris, qu'ici, à l'étranger, dans une solitude complète.

Une dépression effroyable l'envahit et elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

Puis elle s'endormit.

On frappa fortement contre sa porte.

Amy se leva en sursaut et se dit : c'est Zoroaster qui veut me voir. Il n'a pas voulu croire que je suis partie et il va forcer la porte pour me voir et me demander des explications.

Anxieusement, elle regarda vers la porte, pressant son cœur d'une main.

On frappa de nouveau.

Amy ne répondit pas, elle écoutait en retenant son souffle.

La porte étant fermé à clef, personne ne pouvait entrer, et elle espérait que Zoroaster perdrait patience et s'en irait.

Mais on continua à frapper et, soudain, une voix se fit entendre :

— Ouvrez donc, mademoiselle, c'est moi.

Amy sursauta au son de cette voix et courut vers la porte pour ouvrir.

— Wells !... c'est vous, dit-elle tremblante d'émotion en lui tendant les mains.

Il entra et referma la porte.

— Vous ne pensiez pas que je serais venu ici, Amy ? demanda-t-il en riant et en serrant ses mains fortement.

Elle secouait la tête et le regardait avec des yeux brillants de joie.

— Non, comment pouvais-je m'attendre à un miracle ? dit-elle.

Puis elle courait vers la fenêtre pour ouvrir les volets.

— Laissez cela, Amy, il fait déjà nuit ; allumez la lumière, je vous verrai mieux.

— Comment ? J'ai dormi jusqu'au soir ? demanda-t-elle étonnée, en allumant l'électricité.

Ils se regardèrent tendrement ; ils ne pouvaient plus se quitter des yeux.

Wells leva la main et caressa doucement les cheveux ébouriffés d'Amy.

Elle rougit.

— Grand Dieu ; je dois être belle ! fit-elle effrayée. Je n'avais pas pensé à m'arranger un peu avant de vous faire entrer.

— Ne vous inquiétez pas de cela, Amy... vous êtes très jolie. Mais vous avez l'air bien pâle et vous avez maigri. On ne voit plus que vos beaux yeux. Avez-vous été malade ?

Elle secoua la tête.

— Non, je ne suis pas malade... mais très fatiguée. Je suis fatiguée à mourir, James.

— Il ne faut pas, Amy ; vous allez quitter ce pays. Je suis venu vous chercher et nous partirons demain pour Paris.

— Vraiment ?

— Oui, Amy, nous avons besoin de vous à Paris, il faut que vous rentriez.

— Qui « nous » ?

— Je vous raconterai cela plus tard. Maintenant, changez-vous et je vous attendrai dans un quart d'heure en bas dans la salle à manger, nous allons dîner ensemble.

— Je ne vous ferai pas attendre, James.

— Maintenant tout s'arrangera, se dit-elle, quand Wells l'eut quittée, il m'emmènera à Paris. Mais que voulait-il dire avec ce « nous avons besoin de vous »

En s'habillant, elle réfléchit longuement, sans trouver une réponse satisfaisante. Enfin elle haussa les épaules :

— Au fond, cela m'est bien indifférent. L'essentiel est que je puisse partir d'ici sous la protection de James.

Elle se réjouissait de voyager avec lui; elle était contente de revoir Paris et la bonne madame Etienne.

Amy se sentit comme ivre de joie... Jamais elle n'avait osé espérer que tout changerait si rapidement pour elle.

Pourvu que rien n'arrivât au dernier moment ! pensait-elle. Zoroaster serait bien capable de me faire des difficultés et il essaiera certainement de me retenir à Tiflis.

Elle eut un frisson de peur.

— Il lui est pourtant impossible de me forcer à ne pas quitter Tiflis !... se disait-elle cependant, il n'osera pas s'opposer à mon départ...

— Je partirai avec James, et personne ne me séparera de lui, car, maintenant seulement, je sais combien je l'aime.

Elle avait terminé sa toilette et se regardait avec complaisance dans la glace.

La vue de son image lui causait un vif plaisir.

Depuis son séjour dans la maison de Zoroaster, elle s'était un peu négligée, car il aurait été impossible de porter les robes élégantes, qu'elle avait achetées avant de partir de Paris, dans les montagnes et dans la maison trop simple de Zoroaster.

A l'hôtel, où elle passait ses journées dans une solitude absolue, le courage lui avait manqué de s'habiller.

A qui aurait-elle voulu plaire ? Zoroaster ne comprenait rien aux toilettes des femmes.

Aujourd'hui, pour la première fois depuis des mois, elle éprouvait un vif plaisir à la pensée d'être belle et élégante.

Toute souriante, elle descendit dans la salle à manger.

Wells vint à sa rencontre et, au même moment, Amy aperçut Zoroaster, qui avait pris une table non loin de la sienne.

Elle devint blême et son cœur cessa un moment de battre. N'avait-elle pas eu raison avec son pressentiment ?

Elle avait peur qu'il ne vienne la saluer... mais il ne bougea pas.

Il la regardait d'un air très étonné, sans faire le moindre geste.

Wells prit le bras d'Amy et la mena vers sa table.

— Vous êtes si belle, Amy, murmura-t-il.

Soudain il sentit que la main qui reposait sur son bras, tremblait et il la regarda surpris :

— Qu'avez-vous, Amy ? demanda-t-il affolé, en remarquant la pâleur de son visage.

— Rien !... je ne me sens pas très bien... cela passera tout de suite.

— Il était temps que je vous ramène, Amy... vous me paraissez être dans un bel état de nervosité. Nous partirons le plus vite possible.

Amy eut un sourire forcé.

— Oui, si vous n'étiez pas venu, James, je serais probablement morte ici..., dit-elle en serrant son bras plus fort. Je suis à bout de mes forces.

Wells lui avança une chaise et Amy s'assit.

De sa place elle pouvait observer la table où Zoroaster s'était installé.

Il la regarda pensivement, puis il dit :

— Le télégramme que j'ai reçu de vous, avant mon départ de Paris, me sembla être un cri d'angoisse et une prière de vous secourir le plus vite possible. Je voulais partir immédiatement mais cela m'était impossi-

ble. J'avais des affaires urgentes à régler. Puis, Picquart a envoyé quelqu'un me chercher.

— Ah ! Je comprends, maintenant, seulement, pourquoi vous êtes venu me chercher... Picquart voudrait que je revienne.

Wells approuva d'un signe de tête.

Le garçon s'approcha de la table, pour les servir.

Tous deux se turent, car ils craignaient d'être espionnés.

Lorsqu'il se fut éloigné, Amy demanda :

— Pour quelle raison veut-il que je revienne ?

— Vous devez témoigner pour lui... on l'a arrêté et on l'accuse d'avoir fait des faux. Votre témoignage sera de la plus grande importance pour lui.

— L'accuse-t-on d'avoir fabriqué la « lettre bleue » ? demanda-t-elle effrayée.

— Je le crois, mais je ne pourrais pas vous donner de renseignements exacts. Cela a d'ailleurs assez peu d'importance... Je suis en tous les cas persuadé, qu'il est innocent. Et il m'a dit que, par votre témoignage, son innocence sera certainement prouvée. J'ai eu un long entretien avec lui dans sa cellule et j'ai décidé de partir vous chercher tout de suite. Mais dites-moi franchement : pouvez-vous vraiment prouver l'innocence de Picquart ?

— Oui, je le peux, répondit-elle d'une voix à peine perceptible.

Elle pensait : « maintenant la fin du drame s'approche pour moi ».

Elle déposa sa cuillère.

— Comment !... vous ne voulez pas manger ?

Wells la regardait d'un air affolé.

— Je n'ai pas faim, s'excusa-t-elle.

— Je crois que je vous ai effrayée en vous apprenant l'arrestation de Picquart. Mais je ne comprends

pas pourquoi cela vous bouleverse à ce point. Vous m'avez dit vous-même que Picquart est innocent et que vous vous êtes sûre de pouvoir le prouver par votre témoignage. Cela m'étonne que vous preniez cette arrestation tellement au tragique.

— Pour le colonel Picquart elle n'aura aucune conséquence tragique, répondit Amy qui évitait de rencontrer le regard de Wells.

Celui-ci avait remarqué qu'elle avait étrangement appuyé sur les trois premiers mots de sa phrase et il en conclut que le témoignage qu'on demandait à la jeune femme pourrait avoir de terribles conséquences pour elle-même.

Et il se souvint de la lettre qu'elle lui avait écrite, lorsqu'il se trouvait à Montreux. N'avait-elle pas dit qu'elle devait retourner à Paris, pour expier un crime ?

Ce crime se trouvait peut-être en relation avec les faux, dont on accusait, maintenant, le colonel Picquart. L'accusation était si incroyable, qu'il devait y avoir un secret.

Mais si mes soupçons sont exacts Amy est en danger pensa-t-il. Il ne faut pas qu'elle aille à Paris. Je l'empêcherai de faire cette folie, car on l'enfermera certainement en prison. Elle peut très bien envoyer son témoignage par écrit cela leur servira autant. Et ici elle se trouve en sécurité... ce serait un crime que de la laisser partir.

Paris était plein de dangers pour elle ; elle ne devait pas y retourner.

Le garçon continuait de servir.

Mais Amy touchait à peine aux plats.

Wells supplia :

— Mangez donc, Amy, faites-le pour moi... et souriez de nouveau. J'étais si heureux de vous revoir et je m'étais tellement réjoui de passer une belle soirée avec vous... ne me gêtez pas ma joie...

— Ne vous fâchez pas, James... j'essaierais de me maîtriser ; ne parlons plus de toutes ces histoires déprimantes.

Elle s'efforça de paraître gaie, se mit à manger et raconta à Wells son voyage et ses aventures à Tiflis.

Pendant tout ce temps elle sentait sur elle le regard de Zoroaster, qui ne la quittait point et elle se disait que ce regard promettait rien de bon.

— Qu'arrivera-t-il encore ? pensa-t-elle désespérée, tout me paraît sans issue.

La présence de Wells était très rassurante et elle s'en réjouissait beaucoup, mais il ne pourrait pas empêcher la catastrophe qui l'attendait à Paris.

Son propre témoignage l'accablerait.

Il n'y avait pas si longtemps, qu'elle l'avait voulu elle-même, qu'elle s'était dit que ce serait l'unique moyen d'expiation son crime, qui lui pesait de plus en plus. Mais, alors, elle était forte ; ses nerfs n'étaient pas encore épuisés comme aujourd'hui.

Elle se sentait complètement brisée par tout ce qui lui était dernièrement arrivé.

Et elle avait une telle envie de se cacher dans quelque retraite, de ne plus entendre parler de ces histoires et de se reposer, physiquement et moralement ! Mais elle se disait, que ce désir était vain et tout son courage disparaissait à cette idée.

Elle réalisa, soudain, que l'apparition de Wells, qui lui avait causé un tel plaisir, ne signifiait pas qu'elle serait délivrée d'une pénible situation, mais au contraire qu'elle la mettait en face d'une décision définitive : accepter son destin. Un frisson de peur la parcourut de la tête aux pieds lorsqu'elle pensa, qu'il n'y avait pas de possibilité d'échapper...

Elle leva la tête et rencontra les yeux de Zoroaster, qui posaient sur elle un regard passionné.

Détournant rapidement la tête, la pensée lui vint que celui-ci aurait pu la protéger contre le drame, qui allait se dérouler pour elle à Paris, qu'elle aurait pu oublier dans ses bras toute sa vie passée, ses amours et ses haines ; toutes les choses laides et toutes ses fautes. Personne n'aurait su qui elle était, et peut-être elle-même, avec le temps, aurait pu oublier sa vie criminelle. Si la famille de Zoroaster ne l'avait pas poursuivie de sa haine, elle aurait pu mener une vie tranquille et heureuse chez lui, dans les montagnes. Il aurait été facile pour elle, de se réfugier chez lui...

Mais, pensa-t-elle, n'aurais-je pas commis un nouveau crime, en lui dissimulant mon passé ? Je l'aurais trompé ; car il espérait trouver le bonheur avec moi. Et je ne l'aime pas. J'aurais feint un sentiment que je n'éprouve pas ; il en aurait souffert cruellement, car il m'aime trop, pour ne pas le remarquer. J'aurais commis un crime odieux, en abusant de sa confiance...

Non, il vaut mieux rentrer à Paris ; j'expierai enfin mes fautes.

Elle le devait ; même pour Picquart... et puis pour le pauvre homme, qui souffrait le martyre à l'île du Diable. Celui qu'elle avait aimé jadis de toute son âme et qu'elle avait détesté plus tard si ardemment.

Cette haine l'avait poussée à commettre un crime et avait causé le malheur de Dreyfus et, maintenant, elle en souffrait atrocement.

Mais les remords venaient trop tard.

On ne répare pas une faute en la regrettant...

— A quoi pensez-vous, Amy ? demanda Wells.

Il la regardait anxieusement et saisit sa main.

— Vous avez l'air si sombre ; cela vous coûte de quitter Tiflis ?

— Non pas le moins du monde, James... Je suis très contente de partir. Mais dites-moi, quand partirons-nous ; j'ai hâte de le savoir.

Il la regardait d'un air étrange :

— Vous êtes vraiment décidée à partir, Amy ?

— Très décidée, James, répondit-elle.

Il posa sa main sur son bras et demanda :

— Excusez-moi, Amy, de vous poser une question ; risquez-vous d'avoir des difficultés en rentrant à Paris ? des ennuis ? Dites-moi la vérité, je vous en prie.

Elle ne répondit pas et Wells continua :

— Car s'il en devait être ainsi, je vous conseillerais de rester à Tiflis... vous êtes en sûreté ici.

— N'en parlons même pas, James, dit-elle d'un ton très décidé, il faut absolument que je retourne à Paris. J'aurais dû le faire depuis longtemps ; mais je n'en avais pas les moyens, et puis il me manquait peut-être aussi le courage de me jeter de nouveau dans cette vie inquiétante et pleine d'intrigues. J'étais bien ici, dans la montagne jusqu'à ce que...

Elle s'arrêta brusquement.

Wells la questionna du regard, mais Amy détourna ses yeux et dit avec une gaîté forcée :

— Quand partirons-nous ?

— Demain, si vous voulez.

— Je le veux bien.

Il leva son verre et trinqua avec elle :

— Buons à un heureux voyage.

Elle but à peine, tandis que Wells vida son verre d'un trait.

Puis le déposant sur la table, il se tourna de nouveau vers Amy et dit, après une courte hésitation :

— Pouvez-vous me raconter, pour quelle raison vous m'aviez télégraphié. Votre télégramme était si désespéré, que je vous imaginai en grand danger.

Amy rougit.

— Pardonnez-moi James, j'étais affolée ; car j'avais fait de terribles expériences et je ne savais plus que faire. Heureusement je me souvins de votre adresse à Paris.

— Vous avez eu raison de m'appeller, Amy. Avez-vous oublié ce que je vous avais dit, la veille de votre départ pour la Russie ? Ne vous avais-je pas recommandé de vous adresser à moi, lorsque vous auriez besoin d'une aide. Puis-je vous aider maintenant, Amy ?

Elle secoua la tête.

— Racontez-moi au moins ce qui vous était arrivé, lorsque vous m'avez télégraphié... Vous devez comprendre que cela m'intéresse ; toute cette histoire me paraît très mystérieuse...

— Je vous raconterai tout pendant notre voyage, James.

— Pourquoi pas maintenant ?

— Je ne le peux pas en ce moment. L'histoire est trop fantastique et trop compliquée ; je voudrais essayer de l'oublier pour le moment...

— Je suis très curieux, Amy... ne me laissez pas attendre si longtemps ; racontez...

Le regard d'Amy se tourna vers Zoroaster.

Et elle s'aperçut qu'il la fixait toujours.

Confuse, elle se détourna.

Wells l'avait remarqué.

Se retournant brusquement, il vit le caucasien, qui ne quittait pas des yeux leur table.

Et immédiatement, le scupçon s'éveilla en lui. L'histoire d'Amy avait-elle rapport avec cet homme ?

— Il me semble, Amy, que vous avez fait une conquête, ici à Tiflis. Le beau caucasien, qui est assis en face de vous, vous regarde avec des yeux brillants d'admiration et semble prêt à vous dévorer... Faites un peu attention... les hommes ici sont dangereux, m'a-t-on dit.

Amy rougit et comme Wells faisait un mouvement pour se retourner encore une fois vers Zoroaster, elle demanda :

— Ne le regardez pas ainsi, James... il pourrait se sentir offensé et je ne le voudrais pas... Les gens ici sont très susceptibles et surtout celui-là..

— Vous le connaissez donc ?

Elle hocha la tête.

Wells la regarda très étonné.

— Comment avez-vous fait sa connaissance ? Habite-t-il le même hôtel ?

— Non, il n'habite pas Tiflis... il a des propriétés dans la montagne et vient rarement en ville. C'est un homme très intéressant.

— Il est prince, naturellement ?

Wells la regardait en souriant.

— Oui, il est prince ; mais ici cela ne veut pas dire grand'chose.

Il la taquina :

— Il me semble que vous êtes un peu amoureuse de ce prince, ma chère Amy...

— Non, malheureusement, pas du tout, James, mais il a été pour moi un grand ami et je n'aurais pas voulu que vous l'offensiez, en le regardant.

Elle l'avait regardé d'un air si sérieux, que Wells devint pensif. Il se pencha un peu vers elle et demanda :

— Pourquoi avez-vous dit, qui « malheureusement » vous n'étiez pas amoureuse de lui ? Vous aime-t-il ?

— Il a fait beaucoup pour moi, James... il m'a sauvé deux fois la vie...

— Racontez-moi cela, Amy.

Elle obéit à sa demande et lui raconta l'histoire de Dubois, qui l'avait accompagnée jusqu'à Tiflis et l'ordre abominable qu'il avait accepté et qu'il voulait exécuter tranquillement. Tout en racontant cela elle frissonnait d'horreur.

Wells fut indigné.

— Quel bandit !.. s'exclama-t-il... le caucasien aurait dû lui casser la figure... Qu'a-t-il fait ? Vous ne l'avez donc plus revu ?

— Non, et je n'ai aucune idée, de ce qu'il fait, s'il vit encore. Mais n'en parlons plus ; je me sens trop nerveuse, pour continuer à parler de cette abominable histoire.

Le souvenir de tout ce qu'elle avait souffert, l'avait visiblement bouleversée ; son visage était pâle et ses traits tirés.

Wells éprouvait pour elle une pitié grandissante.

— Quelle vie terrible a mené cette femme, pensa-t-il. Elle se précipite d'une aventure dans l'autre et elle osrt de chacune les nerfs un peu abîmés. Elle ne pourra plus continuer longtemps cette vie. J'espère seulement qu'elle aura assez de sa profession d'agent politique et qu'elle n'acceptera pas si vite une nouvelle mission. Je ferai en tout cas, tout ce que je peux, pour l'en empêcher.

Il regarda l'heure.

— Je vous proposerais, d'aller vous reposer, Amy, dit-il. Vous avez l'air si fatiguée que je ne voudrais pas vous retenir. Il vous faut prendre des forces pour le voyage de demain et vous aurez certainement encore beaucoup à faire, pour préparer vos bagages.

Elle aurait préféré attendre que Zoroaster eut quitté la salle à manger ; mais elle vit que le garçon avait posé une autre bouteille de vin, sur la table du caucasien et que celui-ci n'avait pas l'air de vouloir partir bientôt.

— Vous avez raison, dit-elle, je suis très fatiguée, et je me lèverai tôt demain, pour faire mes valises. Partons.

Wells appella le garçon et paya.

— Avez-vous une chambre, demanda Amy lorsqu'ils se levèrent.

— Oui, je suis allé tout de suite en arrivant à l'hôtel de la Gare. C'était peut-être un peu irréfléchi; car j'ai l'impression que j'aurais mieux fait, de rester près de vous. Voulez-vous, que je vienne passer cette nuit ici dans votre hôtel ?

Elle devina ses pensées. Il croyait qu'elle avait peur de Zoroaster et qu'il devait la protéger contre le caucasien.

— Mais non, vous avez bien fait, James ; rentrez tranquillement chez vous.

— Je vous accompagnerai jusqu'à votre chambre.

Ils montèrent au premier étage, où se trouvait la chambre d'Amy et Wells l'accompagna jusqu'à sa porte.

— Entrez et fermez la porte à clef, j'attendrais, dit-il en lui baisant la main.

Elle vit qu'il était très inquiet pour sa sûreté et cette pensée la réconforta.

Souriante, elle lui tendit la main.

— Bonne nuit, Amy ; dormez bien et au revoir ; demain matin à huit heures, je viendrai vous chercher, ne vous inquiétez pas. Et promettez-moi, de fermer votre porte à clef.

Elle le promit :

— Dormez bien, James, dit-elle ; puis elle entra dans sa chambre.

Il ne bougea pas jusqu'à ce qu'il eut entendu le bruit de la clé tournant dans la serrure.

Puis il s'éloigna.

Descendant les escaliers, l'idée lui vint, d'entrer encore une fois dans la salle à manger pour regarder si le caucasien s'y trouvait encore. Il ne se rendait pas compte, de la raison qui le poussait à agir ainsi ; il avait l'impression qu'une force inconnue l'obligeait à s'informer des intentions de ce mystérieux ami d'Amy.

En quoi cela me regarde-t-il ? se demandait-il.

Mais Zoroaster avait quitté la salle à manger.

Lorsque Wells sortit de l'hôtel, il l'aperçut, non loin de l'entrée, caché derrière un arbre.

Wells continua de marcher et passa près du caucasien, qui posa sur lui un sombre regard plein de haine.

Cet homme là est atrocement jaloux de moi, se dit Wells, en précipitant sa marche.

L'idée d'avoir le caucasien sur ses traces ne lui était pas très agréable... Il tourna la tête et s'aperçut qu'il était suivi.

— Dans la prochaine petite ruelle sombre, il va se précipiter sur moi et me plongera son couteau dans le dos, se dit Wells en regardant autour de lui, pour voir s'il ne trouverait pas un agent. Mais la rue était vide et seule l'ombre du caucasien glissait silencieusement d'un arbre à l'autre. Haussant les épaules, Wells se remit en marche.

## CHAPITRE CDXXII

### PAUVRE DREYFUS

Dans la prison de Rennes, où il se trouvait depuis quelques jours, on avait donné à Alfred Dreyfus une cellule d'officier. Elle était grande et avait une large fenêtre, par laquelle l'air et le soleil pouvaient entrer suffisamment.

Seules les barres de fers, qui s'y trouvaient, rappelaient à Dreyfus la prison et les jours terribles qu'il avait passé à l'île du Diable.



— Je l'aime bien, papa, tu sais.....

(page 3128).

C. I.

LIVRAISON 391.

Les contre les pour l'insurrection, il les combattent  
On avait-il donc fait avec les autres, que

On avait décidé de lui laisser la plus grande liberté possible et la nourriture qu'on lui servait était bonne et abondante. Mais toutes ces attentions ne pouvaient plus réparer les dégâts, que les traitements inhumains qu'il avait subi au bagne avaient provoqué. Sa santé était en grand danger.

Le changement de climat avait entraîné une forte fièvre qui, de jour en jour augmentait et l'affaiblissait énormément.

Il souffrait d'un mal de tête tenace et son estomac refusait la nourriture qu'on lui donnait.

Il eut des vomissements terribles, des crampes qui le torturaient et les médecins ne savaient que faire.

On lui ordonna de rester au lit, on établit une diète sévère.

Un infirmier resta près de lui jour et nuit, pour le soigner.

Mais dès que Dreyfus eut surmonté la crise, il demanda à lire tous les dossiers concernant son affaire et à s'instruire de tout ce qui s'était passé en son absence.

Les yeux brillants de fièvre, il parcourut les journaux relatant tous les événements, qui lui étaient inconnus jusqu'à présent.

Pour la première fois, il sut la vérité sur le procès Esterhazy et tous les détails sur la fuite de Zola et l'arrestation de Picquart.

De temps en temps, les papiers tombaient de ses mains affaiblies et ses yeux brûlants se fixaient sur le sol.

L'horreur de toutes les machinations, tentées contre lui en son absence, le suffoquait il n'avait jamais pu imaginer que des êtres humains pourraient agir si ignoblement.

Qu'avait-il donc fait à tous ces gens, qui s'acharnaient contre lui pour l'anéantir.. il les connaissait à

peine et, certainement ils n'avaient aucune raison d'agir comme ils l'avaient fait.

Il réfléchissait en vain ; il lui était impossible de trouver une solution à ce mystère.

Lorsqu'il lut les récits du procès Picquart et Zola, son cœur s'emplit de joie, en pensant que ces amis fidèles avaient lutté pour lui et l'avaient courageusement défendu, supportant tout pour prouver son innocence.

Son espoir de voir la justice triompher, augmentait à la lecture de tous ces récits. Si des hommes comme Zola et Picquart étaient convaincus de son innocence, cela devrait réussir à convaincre également les juges.

Mais la lecture de ces dossiers fatiguait énormément Dreyfus.

Sa tête, ses yeux lui faisaient mal, tous ses membres étaient comme paralysés.

Souvent, il s'évanouissait dans son lit et des syncopes cardiaques menaçaient sa vie.

Les médecins luttèrent sans trêve pour le sauver et il voyait bien qu'on faisait tous les efforts nécessaires pour le guérir.

Quelques jours plus tard, on lui annonçait la visite de Lucie, des enfants et de Mathieu.

Lucie était rentrée à Paris, immédiatement après la première entrevue, pour venir chercher les enfants et tout préparer pour son installation à Rennes. Dreyfus lui avait dit qu'il se sentirait plus tranquille, en sachant sa famille près de lui et Lucie se rendait à son désir avec une grande joie.

Le malheureux capitaine attendait impatiemment cette première rencontre avec ses enfants ; et il ne pouvait chasser une légère crainte, car lorsqu'il se regardait dans un miroir il constatait chaque fois de nouveau combien il avait changé.

Enfin l'heure était venue.

Mais il se sentait très mal et son visage était rouge de fièvre.

Il demanda à l'infirmier de l'aider à s'habiller, car ses mains tremblaient si fort, qu'il ne pouvait même pas boutonner sa jaquette.

— Vous ne pouvez pas vous lever aujourd'hui mon capitaine, je vous en supplie, restez au lit.. Vous êtes beaucoup trop faible et vous allez vous faire beaucoup de mal en faisant de tels efforts. Votre famille viendra ici...vous vous n'aurez pas besoin de vous déranger.

Alfred Dreyfus eut un léger sourire.

— Je ne peux pas rester au lit, si ma famille arrive. Ils pourraient s'effrayer, et je veux qu'ils soient heureux, qu'ils se réjouissent de me revoir et me m'embrasser enfin...

— Je vous préviens que vous risquez beaucoup en faisant cela, mon capitaine.

— Laissez-moi faire, j'ai passé par tant de dangers, de souffrances, que cette fièvre ne signifie rien, je la supporterai sans danger.

L'infirmier vit bien qu'il était inutile d'insister et il céda aux prières d'Alfred Dreyfus.

Il l'aida à s'habiller, le mena jusqu'à son fauteuil et couvrit ses genoux d'une chaude couverture.

Ainsi, Alfred Dreyfus attendit les siens.

Il se tenait droit dans le fauteuil, avec beaucoup de peine.

Il ne voulait pas être malade.

Mais il n'avait aucune idée du spectacle qu'il donnait. Il avait l'air d'un mort vivant, ses joues étaient blêmes, ses yeux enfoncés dans les orbites.

Lucie s'effraya atrocement en le voyant et elle eut de la peine à ne pas montrer son émotion.

Dreyfus avait l'air d'un squelette.

Et les taches rouges sur ses joues étaient comme les roses qui fleurissent dans les cimetières.

— Mon Alfred !..

C'était un cri d'angoisse. Lucie embrassait l'homme qu'elle aimait et elle le serrait contre son cœur, comme si elle ne voulait plus se séparer de lui.

— Mon Dieu... ne me le prends pas... épargne-moi cette douleur maintenant, que tu nous as permis d'être réunis, ne nous sépare pas de nouveau ; permets qu'il guérisse ; qu'il nous revienne pour toujours.

Elle caressa le visage fiévreux de son mari bien-aimé, posa ses mains froides sur son front et ferma les yeux.

Il murmura doucement :

— Cela fait du bien... j'ai un tel désir de sentir tes mains douces et fraîches. Je savais bien qu'elles éteindraient la fièvre qui me dévore et feraient cesser toutes mes douleurs ; elles seules peuvent me guérir...

— Pauvre chéri...

Les deux époux se tenaient étroitement oubliant les porte. Ils observaient anxieusement leur parents et se tenaient par la main, comme pour s'encourager mutuellement.

Soudain, Lucie se souvint de ses chéris.

Elle se retourna vers eux.

— Pierre, Jeanne... venez ici.. dites bonjour a papa. Alfred Dreyfus se dressa dans son fauteuil. Il ouvrit les bras pour attirer vers lui ses enfants bien-aimés.

— Mes chéris !..

Mais les enfants ne bougèrent pas.

Effrayés ils considéraient leur père et ne disaient pas un mot.

— Pierre, tu ne me reconnais donc pas ?

La voix d'Alfred Dreyfus sonnait désespérée.

Lucie serra les lèvres pour ne pas pousser un cri d'horreur.

— Jeanne... ma petite Jeanne... ne veux-tu pas venir près de ton papa ?

Les enfants étaient comme paralysés.

Ils regardaient leur père, comme si c'était un étranger, avec de grands yeux méfiants.

Enfin, Pierre fit un mouvement en avant et demanda :

— Mais es-tu vraiment notre papa ?

Alfred Dreyfus poussa un gémissement douloureux :

— Ils ne me connaissent plus ; mes enfants m'ont oublié ; ils ne veulent plus rien savoir de moi.

Lucie courut vers les petits et les prit par la main.

— Mais venez donc ; regardez votre papa ; c'est votre papa que vous aimez tant. Il est malade, très malade, et il a dû souffrir. Ne vois-tu pas, Pierre, pourquoi son visage est devenu si pâle et ses cheveux blancs ? Ne t'ai-je pas dit combien il a souffert ton papa ? Cela l'a changé, mais il est bien le même et il vous aime comme auparavant. Vous devez bien l'aimer et le soigner, pour qu'il guérisse. Vous devez être très, très gentils avec lui, voulez-vous ?

Les enfants suivirent Lucie et s'approchèrent de leur père.

— Pierre !... Jeanne !...

Alfred Dreyfus ouvrit le bras et les tendit avec un sourire triste et résigné vers les petits.

Cette fois ils se laissèrent embrasser.

Mais ils ne répondirent pas à ses caresses et on voyait bien qu'ils avaient peur de cet homme, vieux et malade, qui ne ressemblait en rien à l'idée qu'ils avaient de leur père.

A chaque instant ils se tournaient vers leur mère et Alfred se laissa tomber en gémissant dans son fauteuil.

— Il ne me reconnaissent plus ; je suis un étranger pour mes enfants ; je les ai perdus !

Lucie l'embrassa, posa sa tête contre son épaule et le caressa de ses mains tremblantes d'émotion. Elle l'embrassait et le consolait doucement :

— Ne sois pas triste, Alfred... ils étaient si petits, lorsque tu nous as quittés ; tant d'années se sont écoulées, qu'il est presque impossible pour eux de se rappeler de toi ; tu dois comprendre et ne pas te désespérer pour cela.

— Mais cela fait mal, Lucie, très mal de s'apercevoir que l'on est un étranger pour ses propres enfants.

— Cela changera !... Ils t'aimeront comme avant, ils t'embrasseront et ils viendront à ta rencontre, lorsque tu rentreras, il faut avoir un peu de patience.

— Maman, dit Pierre, en tirant sa mère par la jupe ; dis-moi, maman, pourquoi papa ne porte-t-il plus son uniforme ?

— Papa était joli, quand il était soldat... dit Jeanne d'un air pensif.

Lucie embrassa les enfants et leur parla tendrement.

— Papa portera de nouveau son uniforme. Mais d'abord, il doit guérir et vous devez l'aider... Vous devez bien le soigner et être bien sages pour ne pas lui faire de peine.

Pierre regardait son père timidement.

Après un moment d'hésitation, il s'approcha de lui, prit sa main et lui sourit :

— Je t'aime bien, papa, tu sais dit-il enfin.

Les yeux d'Alfred Dreyfus s'illuminèrent.

— Mon amour, mon garçon chéri...

— Jeanne aime aussi papa ! dit la petite fille en essayant de l'embrasser.

La glace était rompue.

Alfred Dreyfus avait retrouvé les cœurs de ses enfants. Et sa joie était si grande, qu'il s'évanouit dans son fauteuil.

L'infirmier, affolé, s'approcha et dit à Lucie :

— Il faut faire grande attention, madame, la joie peut devenir aussi dangereuse qu'une trop grande peine.

Lucie effrayée regarda son mari et une peur atroce s'éveilla en elle... La vie de son mari était en danger, elle y pensait constamment et elle n'avait même pas la possibilité de le soigner.

— Il faut te coucher, Alfred, dit-elle lorsqu'elle le vit rouvrir les yeux. Je vais ramener les enfants et je reviendrais près de toi. Je ne te quitterai plus, n'aies aucune crainte.

Les yeux du pauvre capitaine la suppliaient de ne pas le quitter. Ils s'accrochaient à ses mains, et ne voulait pas la laisser partir.

— Reste près de moi ! Je pourrais guérir, si tu ne me quittes pas ; toi seule tu peux me sauver de la mort ; tes mains sauront me soigner, elles peuvent produire des miracles... Comme elles m'ont manqué, tes mains chéries... Reste près de moi... j'ai peur de rester seul...

Il serrait fiévreusement les mains de Lucie et les posa sur son cœur.

Elle se pencha sur lui et l'embrassa.

— L'infirmier va te mettre au lit, Alfred et je rentrerais pendant ce temps avec les enfants. Puis, j'irais voir le directeur de la prison pour lui demander de me permettre de te soigner. Je suis sûre qu'il sera assez humain pour me l'accorder.

— Ce serait si beau si tu pouvais rester près de moi, Lucie ; mais qui s'occupera des enfants, tu ne peux pas les laisser seuls à la maison, ils auront peur.

— Ne t'inquiète pas, Mathieu est avec moi à Rennes.

— Il viendra demain... Tu ne dois pas voir trop de gens à la fois cela te fatiguerait trop. La visite avec les enfants t'a déjà trop épuisé et il faut que tu te reposes aujourd'hui. Soigne-toi bien Alfred et surveille ta santé, maintenant, que la liberté est si proche, il est nécessaire que tu guérisses. Tu dois vivre de nouveau avec nous et pour nous, n'oublie pas cela, mon chéri...

Il l'approuva en souriant.

— Oui, Lucie, je veux vivre.

Lucie amena encore une fois les enfants près de lui.

— Dites au revoir à papa et embrassez-le encore une fois.

Les enfants obéirent et Pierre dit spontanément :

— Guéris-toi vite, petit papa et reviens près de nous. Nous avons attendu longtemps ton retour, et nous sommes très impatients de t'avoir avec nous.

Dreyfus le caressa :

— Oui, je vais guérir, pour revenir avec vous.

Lucie mena les enfants. Devant la porte de la prison, Mathieu l'attendait avec impatience.

Lucie le regarda silencieusement, des larmes emplissaient ses beaux yeux.

— Il va très mal, Mathieu ; très, très mal ! Dieu veuille qu'il puisse se remettre, les médecins sont très inquiets et ne savent plus que faire pour lui rendre ses forces.

— Si tu restes avec lui, Lucie, et si tu le soignes, je suis sûr qu'il guérira, toi, tu pourras le sauver.

— Je reste près de lui ; personne ne peut m'empêcher de revenir. Je parlerai aujourd'hui même avec le directeur.

Elle embrassa les enfants et les quitta après leur avoir conseillé de prier pour leur père.

Puis elle rentra dans la prison et se fit annoncer au directeur.

Celui-ci la reçut tout de suite.

— Ayez pitié de nous, monsieur le directeur, donnez-moi la permission de soigner mon mari; c'est l'unique moyen de le sauver...

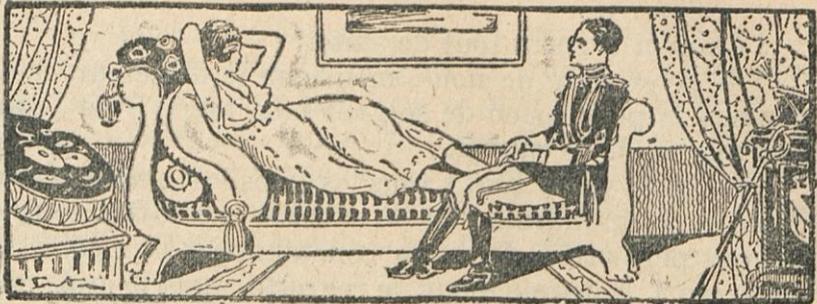
— Mais votre mari a tous les soins imaginables, madame et je craindrais fort de susciter des difficultés, si je vous permettais de rester constamment aux côtés de votre mari. Naturellement, je regrette, mais je crois que vous pouvez partir sans crainte, les médecins ont fait leur possible et il ne lui manque rien.

— Mais ce sont des étrangers qui le soignent, monsieur le directeur. Ils ne peuvent pas me remplacer. Laissez-moi rester quelques jours seulement, jusqu'à ce qu'il soit un peu mieux portant et qu'il soit hors de danger; ne me renvoyez pas, écoutez une fois votre cœur et n'agissez pas selon le règlement. Nous avons été séparés pendant des années, ayez pitié de nous !... Le destin a été trop cruel pour mon mari et moi... ne nous séparez plus maintenant.

Sa prière désespérée toucha enfin le directeur, qui était cependant auparavant bien décidé à refuser d'accéder à sa demande.

Il lui donna l'autorisation de rester et sonna, pour donner des ordres à l'infirmier, qui jusqu'à présent avait soigné Dreyfus.

Un lit serait installé dans la cellule du prisonnier et Lucie pouvait désormais rester près de lui et le soigner.



## CHAPITRE CDXXIII

### CHANTAGE.

Romulus de Lepinski avait terminé de prendre son petit déjeuner, lorsque la bonne entra chez lui pour lui annoncer la visite d'un monsieur, qui avait à lui parler.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Je ne sais pas; je le lui ai demandé, mais ce monsieur a refusé de me dire son nom.

Lépinski réfléchissait, se demandant s'il devait recevoir cet inconnu. Il ne se trouvait pas en situation de recevoir toutes les personnes qui désiraient lui parler.

— Lui avez-vous dit, que je suis chez moi ? demanda-t-il à la servante.

Celle-ci fit un signe affirmatif.

— Vous n'auriez pas dû le faire... Combien de fois vous ai-je dit, qu'il fallait toujours me demander, si je voulais recevoir les gens. Faites-le entrer, maintenant, il n'y a plus rien à faire.

La bonne sortit et revint l'instant d'après pour introduire l'inconnu.

Lépinski éprouva une surprise désagréable en voyant que le visiteur qui pénétrait dans sa chambre n'était autre que Dubois

— D'où venez-vous donc ? demanda-t-il, touchant légèrement la main que l'aventurier lui tendait très cordialement.

— J'arrive de Russie.

— Après une éternité. Je pensais déjà que les loups vous avaient mangé et je n'avais aucun espoir de vous revoir. Pourquoi ne m'avez-vous pas donné des nouvelles ?

— Je n'en avais pas la possibilité... Il s'en est fallu de peu d'ailleurs que les loups ne me mangent comme vous l'avez pensé ; il ne s'en est fallu de peu. Mais permettez que je prenne un siège.

Lepinski prit place en face de lui.

— Racontez-moi donc vos aventures, mon cher ; dit-il d'un ton négligent, et surtout dites-moi comment vous avez exécuté votre mission.

— Tout a très bien marché.

— Vraiment ?...

Lepinski le regarda d'un air méfiant en souriant ironiquement.

— Vous en doutez ?

— Il me paraît un peu bizarre que vous ayez eu besoin de si longtemps et que vous n'ayez pas donné signe de vie à l'homme que je vous avais indiqué à Tiflis. Cela m'a paru très suspect.

— Je n'avais pas besoin de lui, pourquoi l'aurais-je dérangé ? Il n'aurait pas pu me sauver de la terrible situation, dans laquelle je me suis trouvé à cause de cette mission...

— Que voulez-vous dire ? Quelle est cette situation terrible dans laquelle vous vous êtes trouvé ?

— On m'avait arrêté et accusé d'être un espion... je me trouvais déjà sur le chemin de la Sibérie.

— Ne me racontez donc pas de blagues, mon cher...

Je ne puis vraiment pas croire de semblables histoires, même pour vous faire plaisir.

— Ne les croyez pas ! Je ne suis pas venu ici, pour vous amuser avec le récit de mes aventures en Russie, mais pour vous demander de m'aider. Je suis sans ressources.

Lepinski eut un sourire ironique :

— Je le regrette infiniment, mais cela m'est impossible. Je vous ai payé pour votre travail, et il me semble, que je ne vous ai pas mal payé. Cette affaire est terminée pour moi et je ne désire plus en entendre parler, comprenez-vous ?

Dubois alluma un cigarette :

Il s'enfonça plus confortablement dans le fauteuil, regarda un instant les tourbillons de fumée bleue qui montaient de sa cigarette vers le plafond et il dit en souriant également :

— Vous voudriez n'en plus entendre parler mais, malheureusement je me vois obligé de vous ne parler. L'affaire n'est pas encore terminée pour moi. Et je vous assure que cette mission, qui a failli me coûter la vie, aura des conséquences désagréables pour vous, mon cher ami. A votre place, je n'insisterais pas tellement pour qu'elle soit terminée, je m'en occuperais plutôt un peu.

— Je ne comprends pas, ce que vous voulez dire. Vous m'avez assuré que vous avez exécuté la mission que vous aviez acceptée et vous avez encaissé le chèque à la banque de Tiflis. Je ne vois pas en quoi cette affaire peut encore me concerner. Voulez-vous m'expliquer cela ?

Dubois répondit en appuyant sur chaque mot :

— Je vous demande de me payer un salaire supplémentaire de trois mille marks.

Lepinski sursauta :

— Etes-vous devenu fou ? cria-t-il en s'avancant vers Dubois, avec un geste menaçant.

— Calmez-vous, mon cher; il y a d'autres personnes dans la maison, qui n'ont pas besoin d'entendre notre petite conversation... Ma demande est tout-à-fait justifiée. J'ai risqué ma vie pour une affaire terriblement dangereuse et difficile. Cette mission vous avait été confiée à vous et l'Etat-Major français vous a payé pour son exécution. Mais comme cela vous ennuyait, vous m'en avez chargé... J'ai dû lutter pour ma vie; j'ai rencontré des difficultés inimaginables : j'ai perdu des mois dans le désert, essayant de trouver une possibilité de retour. Ne croyez-vous pas, que pour tous ces dangers et toute cette peine, trois mille francs sont fort peu de chose...

— La somme que vous avez reçue avait été convenue entre nous.

— Parce que je ne pouvais pas savoir ce qui m'aurait arriver. Mais, maintenant, après toutes les souffrances que j'ai endurées, j'ai droit de réclamer toute la somme, qui a été versée par l'Etat-Major pour cette mission. Je ne vois pas pour quelle raison vous encaisseriez de l'argent pour une affaire, qui ne vous a coûté aucun effort ni temps. Si vous refusez de me donner les trois mille marks, j'irais à l'Etat-Major français et je la réclamerais là-bas. Et de plus j'avertirais la police berlinoise de votre présence ici et du métier que vous exercez. Je vous préviens et je vous prie de réfléchir.

— Mais c'est du chantage !...

Lepinski était blême de rage.

Dubois haussa les épaules.

— Vous pouvez appeler cela comme vous voudrez.

Il se leva, éteignit sa cigarette et dit lentement, en fixant Lepinski d'un regard dur :

— Réfléchissez vite; je vous donne cinq minutes, pas une de plus. Je n'ai pas de temps à perdre.

Lepinski ne répondit pas; ses yeux étaient fixés au sol et il restait immobile. Dubois avait tiré sa montre, il

la posa sur la table devant lui et la regarda avec grand intérêt...

— Eh bien !... Qu'allez-vous faire ? Les cinq minutes sont écoulées ! dit-il après un moment de silence.

— Je ne peux pas vous donner cet argent ; en tout cas, je ne le peux pas aujourd'hui, car je ne l'ai pas.

— Vous allez vous le procurer.

— Je vous donnerai un chèque, que vous pourrez encaisser dans deux jours.

Lepinski essayait de marchander.

Dubois secoua la tête.

— Vous ne me roulerez pas, mon cher. Je connais trop bien cette histoire. J'insiste pour que vous me donniez cette somme immédiatement. Je ne vous perdrais pas des yeux, tant que je n'aurai pas l'argent. Dépêchez-vous... je n'aime pas beaucoup attendre.

— Quel effroyable chantage !... Que diriez-vous, si j'étais me servais de la même arme et si je vous dénonçais ? J'ai toutes les preuves contre vous...

— Essayez le donc !... Cela ne m'effraie pas. Et nous irons ensemble en prison... je ne serais pas seul en tout cas.

Lepinski se détourna, il respira fortement ; il tentait de dominer son émotion qu'il ne voulait pas montrer à Dubois.

Celui-ci l'observait froidement ; puis il demanda d'un ton ironique :

— Permettez-vous monsieur, que je me serve de votre téléphone ?

En même temps, il décrochait le récepteur et s'asseyait à califourchon sur le coin de la table à écrire.

— Qu'allez-vous faire ? s'écria Lepinski qui voulut lui arracher le téléphone des mains.

Mais Dubois le retint de toute sa force et demanda un numéro.